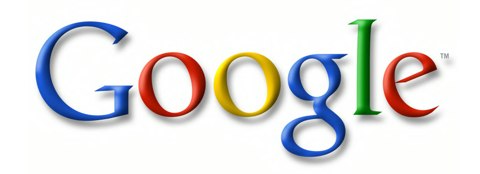
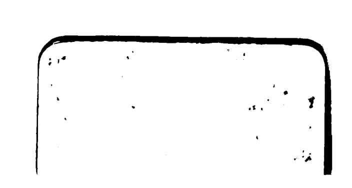
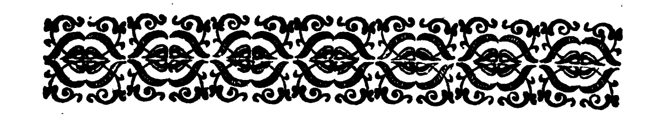


Bengesco 57 (I 15)



ZAYRE,

TRAGEDIE.



PERSONNAGES.

OROSMANE, Soudan de Jeruſalem.

LUSIGNAN, Prince du Sang des Rois de Jeruſalem.

ZAYRE, FATIME, } Eſclaves du Soudan.

NERESTAN, CHATILLON, } Chevaliers François.

CORASMIN, MELEDOR, } Officiers du Soudan.

UN ESCLAVE,
SUITE.

La Scene eſt au Sérail de Jeruſalem.

ZARYE

ZAYRE,

TRAGEDIE

DE

M. DE VOLTAIRE,

Repreſentée à Paris aux mois d'Août, Novembre & Décembre 1732.

Augmentée de l'Epitre Dédicatoire.

Eſt etiam crudelis amor.

NOUVELLE EDITION

revuë & corrigée par l'Auteur.



A AMSTERDAM,
Chez *ETIENNE LEDET*,
M. DCC. XXXIII.



EPITRE DEDICATOIRE,

A MONSIEUR

FAKENER

MARCHAND ANGLAIS.

VOus êtes Anglais, mon cher Ami, & je suis né en France; mais ceux qui aiment les Arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent, ont à peu près les mêmes principes, & ne composent qu'une République. Ainsi il n'est pas plus étrange, de voir aujourd'hui une Tragédie Française dédiée à un Anglais ou à un Italien, que si un citoyen d'Ephèse ou d'Athénes avoit autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre Ville. Je vous offre donc cette Tragédie comme à mon compatriote dans la Litterature, & comme à mon ami intime.

Je jouïs en même tems du plaisir de pouvoir

dire à ma Nation de quel oeil les Négocians sont regardés chez vous, quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une Profession qui fait la grandeur de l'Etat, & avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur Patrie dans le Parlement, & sont au rang des Législateurs.

Je sai bien que cette Profession est méprisée de nos petits Maîtres ; mais vous savez aussi que nos petits Maîtres & les vôtres sont l'espece la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore qui m'engage à m'entretenir de belles Lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser ; elle en communique à mon esprit, mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame;
S'il sent vivement, il m'enflamme,
Et s'il est fort, il me soutient.
Un Courtisan pétri de feinte
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance & sa contrainte;
Mais un esprit libre & sans crainte
M'enhardit & me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumiere,
Ainsi qu'un jeune Peintre instruit

Sous

Sous Coypel & ſous l'Argiliere,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familiere;
Il prend malgré lui leur maniere
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homere,
Il le ſuivit dans ſa carriere,
Et ſon émule il ſe rendit
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma Piece, je vous en faſſe une longue apologie; je pourrois vous dire pourquoi je n'ai pas donné à Zaïre une vocation plus déterminée au Chriſtianiſme, avant qu'elle reconnût ſon pere, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon Amant, &c. Mais les eſprits ſages qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; & pour les critiques déterminés qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſeroit peine perdue que de leur dire mes raiſons.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une Piece aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.

Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages;
Sur votre Théatre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages:
Mettez donc plus de verité
Avec de plus nobles images.
Adiſſon l'a déja tenté;
C'étoit le Poëte des ſages;
Mais il étoit trop concerté,
Et dans ſon Caton ſi vanté,
Ses deux filles en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages:
Imitez du grand Adiſſon,
Seulement ce qu'il a de bon;
Poliſſez la rude action
De vos Melpoménes ſauvages;
Travaillez pour les connoiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les Poëtes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner Zaïre pour modèle, je leur prêche la ſimplicité, le naturel, & la douceur des vers; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon Sermon: ſi Zaïre a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins

à

à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eu de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire, on est assez sûr de réussir quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur Raison ; on veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on soit, & je suis très-persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné dans son Polieucte à faire casser les statues de Jupiter par les Néophytes ; car telle est la corruption du genre humain, que peut-être

De Polieucte la belle ame
Auroit foiblement attendri,
Et les vers Chrétiens qu'il déclame
Seroient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce Payen son favori,
Qui meritoit bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même avanture à peu près est arrivée à Zaïre. Tous ceux qui vont aux spectacles, m'ont assuré, que si elle n'avoit été que convertie, elle auroit peu interessé : mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aie échapé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vetillé, m'a critiqué,
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendoit que j'avois croqué,
Et peu clairement expliqué,
Un roman très-peu vraisemblable
Dans ma cervelle fabriqué,
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable;
Même on m'avoit pronostiqué
Ce sifflet tant épouventable,
Avec quoi le Public choqué
Régale un Auteur misérable:
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insuportable;
J'ai mon drame en public risqué,
Et le Parterre favorable
Au lieu du sifflet, m'a claqué;
Des larmes mêmes ont offusqué
Plus d'un oeil que j'ai remarqué,
Pleurer de l'air le plus aimable;
Mais je ne suis point requinqué,
Par un succès si désirable:
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma Fable;

Je sai qu'il est indubitable,
Que pour former œuvre parfait,
Il faudroit se donner au diable,
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus, dont on va jouer la traduction sur le Théatre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan, ni assez tendres pour être touchés de Zaïre. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de Conjurez, qu'une intrigue d'Amans. On croit qu'à votre Théatre on bat des mains au mot de Patrie, & chez nous à celui d'Amour : cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos Tragédies; si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos Héros de Théatre ne soient amoureux, mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une maniere naturelle. Nos Amans parlent en Amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en Poëtes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie; il y a bien des choses en récompense, que nous pourrions prendre de vous. C'est au Théatre Anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue, de mettre sur la Scene les noms de nos Rois, & des anciennes Familles du Royaume. Il me paroît que cette nouveauté pourroit être la source d'un genre de Tra-

gédie, qui nous est inconnu jusqu'ici, & dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux, qui perfectioneront cette idée, dont Zaïre n'est qu'une foible ébauche. Tant que l'on continuera en France de proteger les Lettres, nous aurons assez d'Ecrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les emploier. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étoient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux Arts pourroient bien deperir un jour au milieu des abris élevés pour eux, & ces arbres plantés par Louïs XIV. dégénéreroient faute de culture: le Public auroit toujours du goût, mais les grands Maîtres manqueroient: un Sculpteur dans son Académie verroit des hommes médiocres à côté de lui, & n'éleveroit pas sa pensée jusqu'à Girardon & au Pujet: un Peintre se contenteroit de se croire superieur à son confrere, & ne songeroit pas à égaler le Poussin. Puissent les successeurs de Louïs XIV. suivre toujours l'exemple de ce grand Roi qui donnoit d'un coup d'œil une noble émulation à tous les Artistes: Il encourageoit à la fois un Racine & un Vanrobès,.... il portoit notre commerce & notre gloire par delà les Indes: il étendoit ses graces sur des Etrangers étonnés d'être connus & récompensés par notre Cour. Partout où étoit le mérite, il avoit un protecteur dans Louïs XIV.

Car

Car de son astre bienfaisant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces Boréales
Cherchoient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandoient la gloire & l'argent,
Le tout sans brigue & sans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleste Cassini
Auprès des Lis venoient se rendre,
Et quelque forte pension
Vous auroit pris le grand Newton,
Si Newton avoit pû se prendre.
Ce sont là les heureux succès
Qui faisoient la gloire immortelle
De Louïs & du nom Français;
Ce Louïs étoit le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignit que par ses progrès,
Il n'envahît à tout jamais
La Monarchie universelle;
Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous de fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos Rois

Rois, mais votre Nation y suplée; vous n'avez pas besoin des regards du Maître pour honorer & récompenser les grands talents en tout genre. Le Chevalier Steele & le Chevalier Vanbrouk, étoient en même-tems Auteurs comiques, & Membres du Parlement. La Primatie du Docteur Tillotson, l'Ambassade de Mr. Prior, la Charge de Mr. Newton, le Ministere de Mr. Adisson, ne sont que les suites ordinaires de la considération qu'ont chez vous les grands hommes; vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des Mausolées & des Statuës après leur mort; il n'y a pas jusqu'aux Actrices célebres, qui n'aient chez vous leur place dans les Temples à côté des grands Poëtes.

Votre Ofilde & sa devanciere
Bracegirdle la Minaudiere,
Pour avoir sû dans leurs beaux jours
Réussir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carriere,
S'en furent avec le concours
De votre République entiere,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre Eglise pour toujours,
Loger de superbe maniere.
Leur ombre en paroît encor fiere,
Et s'en vante avec les amours.
Tandis que le divin Moliere

Bien

Bien plus digne d'un tel honneur
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetiere,
Et que l'aimable le Couvreur
A qui j'ai fermé la paupiere
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une biere,
Et que Monsieur de Laubiniere
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois si vanté
Dans un vieux fiacre empaqueté
Vers le bord de notre riviere.
Voiez-vous pas à ce recit
L'Amour irrité qui gemit
Qui s'envole en brisant ses armes,
Et Melpomene toute en larmes
Qui m'abandonne & se bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si longtemps de ses nobles charmes.

Voila comme les beaux Arts sont aujourd'hui traitez en France. C'est dans la patrie de Corneille qu'on jette les Acteurs à la voirie, & qu'on méprise les Auteurs qui réussissent. Le Courtisan aussi insolent que bas nous dedaigne; la superstition nous persecute; la Jalousie nous calomnie, l'Ignorance nous tourne en ridicule & tout sem-

ſemble ramener les Français à la barbarie dont Louis quatorze & le Cardinal de Richelieu les ont tirez. Malheur aux politiques qui ne connoiſſent pas le prix des beaux Arts. La terre eſt couverte de Nations auſſi puiſſantes que nous: D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime? C'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſocieté un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Surtout ne croiez pas que cet empire de l'eſprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, ſoit une gloire frivole: Elle eſt la marque infaillible de la grandeur d'un empire: C'eſt toujours ſous les plus grands Princes que les Arts ont fleuri; & leur decadence eſt l'époque de celle d'un Etat. L'Hiſtoire eſt pleine de ces exemples, mais ce ſujet me meneroit trop loin; il faut que je finiſſe cette Lettre déja trop longue, en vous envoyant un petit Ouvrage, qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette Tragédie: C'eſt une Epitre en vers, à celle qui a joué le rôle de Zaïre: Je lui devois au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquitée;

Car le Prophète de la Mecque
Dans ſon Sérail n'a jamais eu
Si gentille Arabeſque ou Gréque,
Son œil noir, tendre, & bien fendu,
Sa voix, & ſa grace extrinſeque,

Ont mon ouvrage défendu,
Contre l'Auditeur qui rebeque;
Mais quand le Lecteur morfondu
L'aura dans sa Bibliothéque,
Tout mon honneur sera perdu.

Adieu, mon Ami, cultivez toujours les Lettres & la Philosophie, sans oublier d'envoïer des Vaisseaux dans les Echelles du Levant. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.





EPITRE

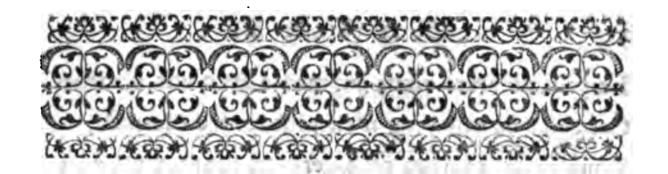
A MADEMOISELLE GOSSIN, jeune Actrice qui a repreſenté le Role de Zaïre avec beaucoup de ſuccès.

JEUNE Goſſin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes Vers au Théatre aplaudis,
Protege-les. ZAYRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vûe adoucit les Cenſeurs,
L'Illuſion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les allarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
 Le Dieu des Vers qu'on alloit dédaigner,

Eſt

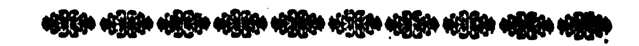
Eſt par ta voix aujourd'hui ſûr de plaire,
Le Dieu d'Amour à qui tu fus plus chére,
Eſt par tes yeux bien plus ſûr de regner.
Entre ces Dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! long-tems je les ſervis tous deux,
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre,
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui meurt d'amour, qui te plaît, qui t'adore,
Qui pénétré de cent plaiſirs divers,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore,
Et malheureux qui n'en parle qu'en Vers.





ZAYRE,

TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendois pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flateur, ou quels heureux deſtins,
De vos jours ténebreux ont fait des jours ſerains?

La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes,
Vous ne les tournez plus vers ces heureux Climats
Où ce brave François devoit guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un Peuple poli les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
Compagnes d'un Epoux & Reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté?
Le Sérail d'un Soudan, ſa triſte auſterité,
Ce nom d'Eſclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne?
Préferez-vous Solime aux rives de la Seine?

ZAYRE.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connoit pas.
Sur les bords du Jourdain le Ciel fixa nos pas.
Au Sérail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma Raiſon s'y voit accoutumée.
Le reſte de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan qui nous tient ſous ſa loi:
Je ne connois que lui, ſa gloire, ſa puiſſance:
Vivre ſous Oroſmane eſt ma ſeule eſperance,
Le reſte eſt un vain ſonge.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce génereux François dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne?
Combien nous admirions son audace hautaine,
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas!
Orosmane vainqueur admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor, sa génerosité
Devoit payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine esperance?

ZAYRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans, il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des sermens indiscrets, pour sortir d'esclavage.
Il devoit délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il étoit fidèle,
S'il revenoit enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas....

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus temps.
Tout eſt changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Va, c'eſt trop te céler le Deſtin de Zaïre,
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher,
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres Captives,
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le Ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours,
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Eh bien?

ZAYRE.

Ce Soudan même,

Ce Vainqueur des Chrétiens.... chere Fatime....
il m'aime....
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser,
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un Maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa Maîtresse,
Et que j'essuïe enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
Plutôt que jusques-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrois sans pâlir les fers & le cercueil,
Je m'en vais t'étonner, son superbe courage
A mes foibles apas presente un pur hommage,
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés,
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bien-tôt son cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos apas, vos vertus, sont dignes de ce prix,
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris:
Que vos felicités s'il se peut soient parfaites,
Je me vois avec joie au rang de vos Sujetes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur,
Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

FATIME.

Hélas! puisse le Ciel souffrir cet hymenée!
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

ZAYRE.

Ah! que dis-tu? pourquoi rapeler mes ennuis?
Chere Fatime, helas! sai-je ce que je suis?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connoître,
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

FATIME.

Nerestan qui nâquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour;
Que dis-je? cette Croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance avec soin conservée,
Ce signe des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,

Cette

Cette Croix dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
Comme un gage secret de la fidélité,
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve, & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il suivre une foi que mon Amant abhorre?
La Coutume, la Loi plia mes premiers ans,
A la Religion des heureux Musulmans:
Je le vois trop; les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance;
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout, & la main de nos Peres
Grave en nos foibles cœurs ces premiers caracteres
Que l'exemple, & le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous, Dieu seul peut effacer.
Prisonniere en ces lieux tu n'y fus renfermée
Que lors que ta Raison par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtoit son flambeau;
Pour moi des Sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue,

Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette Croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi;
J'oſois l'invoquer même avant qu'en ma penſée,
D'Oroſmane en ſecret l'image fut tracée;
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nereſtan me parla tant de fois;
Ces lois qui de la terre écartant les miſéres,
Des humains attendris font un Peuple de freres;
Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la Loi Muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouſer leur ſuperbe Vainqueur.

ZAYRE.

Eh qui refuſeroit le préſent de ſon cœur?
De toute ma foibleſſe il faut que je convienne,
Peut-être ſans l'amour, j'aurois été Chrétienne;
Peut-être qu'à ta Loi j'aurois ſacrifié..
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enyvrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.

Mets-

Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits,
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne:
Je ne te parle point du Sceptre qu'il me donne,
Non, la reconnoissance est un foible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour;
Mon cœur aime Orosmane; & non son Diadême,
Chere Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flâteur;
Mais si le Ciel sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le Ciel sous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendroit jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux, sans doute, c'est lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce Palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME.

OROSMANE.

Vertueuse Zaïre, avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en Musulman vous parler sans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet Univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple;
Je sai que notre Loi favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs,
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses,
Et tranquile au Sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon païs du sein des voluptés;
Mais la molesse est douce, & sa suite est cruelle;
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle,
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'Autel & du Trône,
Sous un nom sans pouvoir, languir dans Babylone;

Eux,

Eux, qui feroient encor, ainsi que leurs ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avoient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solime & la Syrie ;
Mais bien-tôt pour punir une Secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;
Mon Pere, après sa mort, asservit le Jourdain,
Et moi foible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine alterés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorsque la trompette & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un Sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, & Zaïre, & ma flâme,
De ne choisir que vous pour maitresse & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus, que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du Sérail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un Maître esclaves odieux :
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même :

Après

Après un tel aveu, vous connoissez mon cœur,
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur,
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromproit de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits;
Je vous aime, Zaïre, & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flâme:
Je l'avourai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment,
Je me croirois haï d'être aimé foiblement;
De tous mes sentimens tel est le caractére,
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'une égale amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix,
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse,
Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand
cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flâmes secrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & sacrés, & d'Amant & d'Epoux,
Ces noms nous sont communs; & j'ai par dessus vous,

Ce

Ce plaisir si flateur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que j'aime,
De voir que ses bontés font seules mes destins,
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,
De révérer, d'aimer un Héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix. . . .

SCENE III.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CEt esclave Chrétien,
Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audiance.

FATIME.

O Ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la premiere enceinte il arrête ses pas:
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître,
Dans ces augustes lieux, un Chrétien pût paroître.

OROSMANE.

Qu'il paroisse; en tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouïr de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de Rois des tyrans invisibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME, CORASMIN, NERESTAN.

NERESTAN.

Respectable ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens;
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire,
Je te fais aporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,
Dans les murs de Solime illustres prisonniers.
Leur liberté par moi trop long-tems retardée,

C Quand

Quand je reparoîtrois leur dût être accordée,
Sultan, tiens ta parole, ils ne sont plus à toi;
Et dès ce moment même ils sont libres par moi;
Mais graces à mes soins, quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le céle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux;
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste,
J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste,
Je remplis mes sermens, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit: Je viens me mettre en ton pouvoir,
Je me rends prisonnier, & demeure en ôtage.

ORO SMANE.

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se feroit-il flâté
D'éfacer Orosmane en générosité?
Reprens ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses;
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu les peux demander:
Qu'ils aillent sur tes pas aprendre à ta Patrie,
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant, qui méritoit le mieux,
Des Lusignans, ou moi, l'Empire de ces lieux.
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,

Lu-

Lusignan ne fut point réservé pour te suivre,
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté,
Son nom seroit suspect à mon autorité,
Il est du sang François qui régnoit à Solime,
On sait son droit au Trône, & ce droit est un crime,
Du Destin qui fait tout, tel est l'Arrêt cruel.
Si j'eusse été vaincu je serois criminel;
Lusignan, dans les fers, finira sa carriere,
Et jamais du Soleil ne verra la lumiere:
Je le plains; mais pardonne à la nécessité,
Ce reste de vangeance & de sevérité:
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;
Tes Chevaliers François, & tous leurs Souverains,
S'uniroient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NE'RESTAN.

Q'entens-je? elle nâquit Chrétienne:
J'ai pour la délivrer ta parole, & la sienne;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourroit-il. . . .

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altiere

Se

Se faisant estimer commence à me déplaire;
Sors, & que le Soleil levé sur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas. *Il sort.*

FATIME.

O Dieu, secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre;
Prenez dans le Sérail un souverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet esclave infidelle?
Il soupiroit... ses yeux se sont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur;
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse,
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice,
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr?
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir;
Je vois à l'amour seul ma maitresse asservie,
Cher Corasmin, je l'aime avec idolatrie,
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits,
Je ne suis point jaloux.... si je l'étois jamais....
Si mon cœur... Ah! chassons cette importune idée,
D'un plaisir pur & doux mon ame est possedée:
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux:
Je vais donner une heure aux soins de mon Empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE I.

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Nérestan ; Chevalier génereux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux :
Vous, Sauveur des Chrétiens qu'un Dieu Sauveur envoie,
Paroissez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous :
Aux portes du Sérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du Héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaicteur....

NERESTAN.

Illustre Châtillon, moderez cet honneur ;

J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,
J'ai fait ce qu'à ma place on vous auroit vû faire.

CHATILLON.

Sans doute, & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour sa Religion se doit sacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir!
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous oprime,
Nous malheureux François, Esclaves dans Solime,
Oubliés dans les fers, où long-tems sans secours,
Le pere d'Orosmane abandonna nos jours:
Jamais nos yeux sans vous ne reverroient la France.

NE'RESTAN.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur, sa Providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur:
Mais quel triste mélange altére ce bonheur!
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse,
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse!
Dieu me voit & m'entend, il sait si dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur:
Je faisois tout pour lui; j'espérois de lui rendre

Une

Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre,
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enyvrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Cesarée:
Du Sérail des Sultans sauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flatois... Esperance frivole,
De ramener Zaïre à cette heureuse Cour,
Où Louïs, des vertus a fixé le sejour:
Déja même la Reine, à mon zèle propice,
Lui tendoit de son Trône une main protectrice;
Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité
Qui la tiroit du sein de sa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zaïre elle-même,
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel,
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux, ma liberté, ma vie,
Disposez-en, Seigneur, elle vous apartient,

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solime on retient,
Ce dernier d'une race en Héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avoit rempli le monde,
Ce Héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soûpirs des Chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudroit briser sa chaine,
Alors que dans les fers son Chef est retenu?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu,
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clemence
A pour votre bonheur placé votre naissance,
Long-tems après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares Maîtres,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos Ancêtres,
Ciel! si vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous servons, le Tombeau profané,
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos Autels expirans dans les flâmes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans!
Lusignan, le dernier de cette auguste race,

Dans

Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entassés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidéle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haut voix, François, soïez fidéles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ses aîles,
La vertu du Très-Haut qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissoit sa route, & marchoit devant lui,
Et des tristes Chrétiens la foule délivrée,
Vint porter avec nous ses pas dans Cesarée:
Là, par nos Chevaliers d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des loix.
O mon cher Nérestan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu,
Vainement pour son nom nous avons combatu.
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jerusalem en cendre, helas! fumoit encore,
Lorsque dans notre asyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flâme, dont brûla Sion desesperée,
S'étendit en fureur aux murs de Cesarée;

Ce fut là le dernier de trente ans de revers,
Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers,
Insensible à sa chute, & grand dans ses miseres,
Il n'étoit attendri que des maux de ses freres:
Seigneur, depuis ce tems, ce pere des Chrétiens
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumiere,
Oublié de l'Asie, & de l'Europe entiere:
Tel est son sort affreux; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

NE'RESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, seroit d'un cœur barbare:
Que je hais le destin qui de lui nous separe!
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné,
Je connois ses malheurs, avec eux je suis né;
Sans un trouble nouveau je n'ai pû les entendre,
Votre prison, la siénne, & Césarée en cendre,
Sont les prémiers objets, sont les premiers revers
Qui frapérent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortois du berceau: ces images sanglantes
Dans vos tristes recits me sont encor presentes.
Au milieu des Chrétiens dans un Temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,

Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce Palais des Rois,
Dans ce même Sérail, Seigneur, où je vous vois;
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis.... pardonnez si mon cœur en soûpire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des Musulmans la funeste prudence,
De leurs Chrétiens captifs, ils séduisent l'enfance;
Et je benis le Ciel propice à nos desseins,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains;
Mais, Seigneur, après tout cette Zaire même,
Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourroit secourir:
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir?
M'en croirez-vous? le juste aussi-bien que le sage,
Du crime & du malheur sait tirer avantage;
Vous pourriez de Zaïre emploïer la faveur
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
A nous rendre un Héros, que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, & qui n'est plus à craindre.

NE'RESTAN.

Mais ce même Héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?
Et quand il le voudroit, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?
Croïez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?
Le Sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir?
Quand je pourrois enfin paroître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidelle,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime:
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NE'RESTAN.

Eh bien.... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pourront.... On vient à nous. Que vois-je? ô Ciel! c'est elle.

SCE-

SCENE II.

ZAYRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAYRE *à Nérestan.*

C'Est vous, digne François, à qui je viens parler;
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler,
Et rassurant mon cœur qui tremble à votre aproche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche;
Seigneur, nous nous craignons; nous rougissons tous deux,
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux;
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance,
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers
Que la tendre amitié nous rendoit plus legers:
Il me falut depuis gémir de votre absence,
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solime, enfin je vous revis,
Un entretien plus libre alors m'étoit permis,
Esclave dans la foule où j'étois confonduë,
Aux regards du Soudan je vivois inconnuë,

Vous

Vous daignâtes bien-tôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plûtôt digne effet d'une pure amitié,
Revoïant des François le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triste Zaïre,
Vous l'aportez, le Ciel a trompé vos bienfaits,
Loin de vous dans Solime il m'arrête à jamais,
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes,
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Cherir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misere,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mere,
Vous me les rendez chers, & ces infortunés....

NERESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre...
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel! nous reverrions notre apui, notre pere!

NE-

NE'RESTAN.

Les Chrétiens vous devroient une tête si chere!

ZAYRE.

J'avois sans espérance osé la demander,
Le génereux Soudan veut bien nous l'accorder,
On l'améne en ces lieux.

NE'RESTAN.

Que mon ame est émue!

ZAYRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue,
Ainsi que ce vieillard, j'ai langui dans les fers;
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts?

NE'RESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

SCENE III.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN,

Plusieurs Esclaves Chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas, quelle voix me rapelle?
Suis-je avec des Chrétiens?.... guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affoibli plus encor que mes ans.
En s'asséiant. Suis-je libre en effet?

ZAYRE.

Oui, Seigneur; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiétes.
Tous nos tristes Chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!
Châtillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!

Mar-

Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos Peres,
Le Dieu que nous servons finit-il nos miseres?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes foibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le Palais qu'ont bâti vos Ayeux,
Du fils de Noradin c'est le sejour profane.

ZAYRE.

Le Maître de ces lieux, le puissant Orosmane
Sait connoître, Seigneur, & cherir la vertu.
Ce généreux François qui vous est inconnu,

En montrant Nérestan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venoit de dix Chrétiens païer la délivrance:
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur
Croit en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers François, tel est le caractére,
Leur Noblesse en tout tems me fut utile & chere.
Trop digne Chevalier, quoi! vous passez les mers
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers!
Ah, parlez, à qui dois-je un service si rare?

NE-

NERESTAN.

Mon nom eſt Nèreſtan, le ſort long-tems barbare;
Qui dans les fers ici me mit preſque en naiſſant,
Me fit quitter bien-tôt l'Empire du Croiſſant;
A la Cour de Louïs, guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'aprentiſſage,
Ma fortune, & mon rang ſont un don de ce Roi
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi:
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lors que du fier Anglois la valeur menaçante
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés;
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va revérer le martyr de la Croix,
Et la Cour de Louïs eſt l'aſyle des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette Cour j'ai vû jadis la gloire,
Quand Philippe à Bovine enchainoit la victoire,
Je combatois, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voïez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre,

Je

Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure derniere,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma priere;
Nérestan, Châtillon, & vous . . . . de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
Madame, aiez pitié du plus malheureux pére
Qui jamais ait du Ciel éprouvé la colere,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe esperance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voïez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flâme,
Tes yeux virent perir mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les pût secourir.

LUSIGNAN.

Helas! & j'étois pere, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des Cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore:
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un pere accablé, furent portés ensemble,
Dans ce même Sérail, où le Ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce périt nouveau,
Je tenois votre fille à peine en son berceau;
Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allois moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du Baptême,
Lorsque les Sarrazins de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans;
Votre plus jeune fils à qui les destinées
Avoient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de sentir son malheur,
Fut dans Jerusalem conduit avec sa sœur.

NERESTAN.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée!
A cet âge fatal j'étois dans Césarée,
Et tout couvert de sang & chargé de liens,

Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous . . . Seigneur! . . . Ce Sérail éleva votre enfance? . . .

En les regardant.

Hélas! de mes enfans auriez-vous connoissance?
Ils seroient de votre âge, & peut-être mes yeux. . . .
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAYRE.

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi! D'où vient que votre ame soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains. . . .

ZAYRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O Ciel! ô Providence!

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance;
Seroit-il bien possible? Oui, c'est elle.... Je voi
Ce present qu'une épouse avoit reçû de moi,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébroit la fête:
Je revoi.... Je succombe à mon saisissement.

ZAYRE.

Qu'entens-je? & quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur!....

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort sur cette Croix, & qui revit pour nous,
Parle, acheve, ô mon Dieu! ce sont-là de tes coups:
Quoi! Madame, en vos mains elle étoit demeurée?
Quoi! tous les deux Captifs, & pris dans Césarée?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NE'RESTAN.

Se peut-il?

LU-

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur Mere en effet sont les vivans portraits:
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie:
Dieu, ranime mes sens trop foibles pour ma joie.
Madame.... Nérestan.... Soutiens-moi, Châtillon....
Nérestan, si je dois nommer encor ce nom,
Avez vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse....

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste! heureux momens!

NERESTAN *se jettant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Aprochez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre pere.

CHATILLON.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher:
Je vous revois enfin, chere & triste famille,
Mon fils, digne héritier,... Vous.... hélas! vous, ma fille!
Dissipez mes soupçons; ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne?
Tu pleures, malheureuse, & tu baisses les yeux,
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes Cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper: sous les loix d'Orosmane....
Punissez votre fille... Elle étoit Musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!

Ah!

Ah, mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vû tomber ton Temple & périr ta memoire,
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans,
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie:
Je suis bien malheureux.... c'est ton pere, c'est moi;
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi:
Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi;
C'est le sang des Héros, défenseurs de ma Loi,
C'est le sang des Martyrs.... ô fille encor trop chere,
Connois-tu ton destin, sais-tu quelle est ta mere,
Sais-tu bien qu'à l'instant, que son flanc mit au jour,
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'ès donnée?
Tes freres, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des Cieux:

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour l'Univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vangé tes Ancêtres:
Tourne les yeux, sa Tombe est près de ce Palais,
C'est ici la Montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie,
C'est là que de sa Tombe il rapella sa vie;
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer, & frémir;
Sur ton front pâlissant, Dieu met le repentir,
Je voi la Vérité dans ton cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revoi donc ma sœur?... Et son ame...

ZAY-

ZAYRE.

Ah, mon peré!
Cher Auteur de mes jours: Parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte, & mes ennuis,
Dire, je suis Chrétienne.

ZAYRE.

Oüi ... Seigneur ... je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN. CORASMIN,

CORASMIN.

MAdame, le Soudan m'ordonne de vous dire,
Qu'à l'instant, de ces lieux, il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrétiens sur-tout vous séparer.
Vous, François, suivez-moi, de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où sommes-nous, grand Dieu, quel coup vient nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

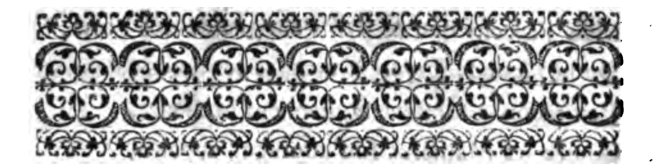
ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN

O vous, que je n'ose nommer,
Adieu!... gardez sur-tout un secret si funeste;
Soïez fidéle, allez, le Ciel fera le reste.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

VOus étiez, Corasmin, trompé par vos allarmes;
Non, Louïs, contre moi ne tourne point ses armes,
Les François sont lassés de chercher desormais
Des climats que pour eux le Destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile Patrie,
Pour languir aux deserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux,
Ces palmes que pour nous, Dieu fait croître en ces lieux,
Ils couvrent de Vaisseaux la mer de la Syrie,
Louïs, des bords de Chipre épouvante l'Asie;

Mais

Mais j'aprens que ce Roi s'éloigne de nos Ports,
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'instant la premiere nouvelle,
Contre les Mamelus son courage l'appelle,
Il cherche Meledin, mon secret ennemi,
Sur leurs divisions mon Trône est affermi;
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France,
Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
Et prodigues d'un sang qu'ils devroient ménager,
Prennent, en s'immolant, le soin de me vanger.
Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre,
Je veux plaire à leur Maître, & leur permets de vivre,
Je veux que sur la mer on les mene à leur Roi,
Que Louïs me connoisse, & respecte ma foi:
Mene-lui Lusignan, dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa Couronne,
Celui que par deux fois mon pere avoit vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CO-

CORASMIN.

Mais, Seigneur, si Louïs....

OROSMANE.

Il n'est plus temps de feindre;
Zaïre l'a voulu, c'est assez, & mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur:
Louïs est peu pour moi, je fais tout pour Zaïre,
Nul autre sur mon cœur n'auroit pris cet empire,
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand sur les faux avis des desseins de la France
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? ces momens perdus dans mon Conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'apareil;
D'une heure encor, ami, mon bonheur se differe,
Mais j'emploirai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux Chrétien..

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;

Zaïre

Zaïre enfin de moi n'aura point un refus:
Je ne m'en défens point, je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du Sérail la contrainte cruelle,
J'ai méprisé ces loix dont l'âpre austerité
Fait d'une vertu triste une nécessité;
Je ne suis point formé du sang Asiatique,
Né parmi les rochers au sein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité,
Je consens qu'en partant, Nérestan la revoie,
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie!
Après ce peu d'instans volez à mon amour,
Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour:
Va, ce Chrétien attend & tu peux l'introduire,
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester,
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCE-

SCENE III.

NÉRESTAN, *seul.*

EN quel état, ô Ciel, en quels lieux je la laisse!
O ma Religion! ô mon pere! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAYRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Ma sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel temps le Ciel nous voulut rassembler;
Vous ne reverrez plus un trop malheureux pere.

ZAYRE.

Dieu, Lusignan!

NÉRESTAN.

Il touche à son heure derniere.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,

De ses sens affoiblis a rompu les ressorts;
Et cette émotion dont son ame est remplie,
A bien-tôt épuisé les sources de sa vie;
Mais pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de sa fille & de ses sentimens:
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant, si vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma Loi, j'aille ici renoncer?

NERESTAN.

Ah, ma sœur! cette Loi n'est pas la vôtre encore,
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore,
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les Cieux:
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces Martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui,
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains par ce Dieu que j'adore,
Par sa Loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte Loi....

Mais,

Mais, mon cher frere.... Hélas! que veut elle de moi?
Que faut-il......

NÉRESTAN.

Detêster l'Empire de vos maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui nâquit, qui souffrit, qui mourut en ces lieux;
Qui nous a rassemblés, qui m'amene à vos yeux!
Est-ce à moi d'en parler? moins instruit que fidèle;
Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle:
Un Pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux,
Vous aporter la vie, & dessiller vos yeux;
Songez à vos sermens, & que l'eau du Baptême,
Ne vous aporte point la mort & l'anathême;
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir;
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir!
A qui le demander dans ce Sérail profane?....
Vous, le sang de vingt Rois, esclave d'Orosmane;
Parente de Louïs, fille de Lusignan,
Vous Chrétienne, & ma sœur esclave d'un Soudan?
Vous m'entendez.... je n'ose en dire davantage:
Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

ZAYRE.

Ah, cruel! poursuivez. Vous ne connoissez pas

Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats:
Mon frere, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſperée:
Je ſuis Chrétienne hélas!... j'attens avec ardeur
Cette Eau ſainte, cette Eau qui peut guérir mon cœur;
Non, je ne ſerai point indigne de mon frere,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux pere;
Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,
Dites quelle eſt la Loi de l'Empire Chrétien.
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux apui,
Auroit touché ſon ame, & s'uniroit à lui?

NE'RESTAN.

O Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus prompte,
Devroit....

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & préviens ta honte.

NE'RESTAN.

Qui vous, ma ſœur?

ZAY-

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer,
Oroſmane m'adore.., & j'allois l'épouſer.

NE'RESTAN.

L'épouſer! eſt-il vrai, ma ſœur? eſt-ce vous-même?
Reprenez vos eſprits.

ZAYRE.

Frape, dis-je, je l'aime.

NE'RESTAN.

Oprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort & vous la méritez;
Et ſi je n'écoutois que ta honte, & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon pere, ſa mémoire,
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma Religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce Palais, j'irois au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louïs, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté, ne va porter la guerre,
Que pour venir bien-tôt, frapant des coups plus ſûrs,

Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs!
Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au Tyran d'un Sérail par l'hymen est liée,
Et je vais donc aprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
En ce moment affreux, hélas! ton pere expire,
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frere.... arrête, connois-moi;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi:
Mon frere, épargne-moi cet horrible langage,
Ton courroux, ton reproche, est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas,
Que je te demandois, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage,
Tu souffres, je le vois, je souffre davantage;
Je voudrois que du Ciel, le barbare secours,
De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flâme profane,
Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur, Orosmane charmé....
Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'auroit aimé?
Il faisoit tout pour moi, son cœur m'avoit choisie,

Je voyois ſa fierté pour moi ſeule adoucie,
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir;
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne, ton courroux, mon pere, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma foibleſſe,
Me ſervent de ſuplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NE'RESTAN.

Je te blâme & te plains, crois-moi, la Providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux,
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux,
Ce bras qui rend la force aux plus foibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare & lui, ton cœur ſoit partagé.
Le Baptême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre:
Achéve donc ici ton ſerment commencé,
Achéve, & dans l'horreur dont ton cœur eſt preſſé,
Promets au Roi Louïs, à l'Europe, à ton Pere,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur ſi ſincere,
De ne point accomplir cet hymen odieux,

Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma presence il te fasse Chrétienne,
Et que Dieu par ses mains, t'adopte & te soutienne ;
Le promets-tu, Zaïre ?...

ZAYRE.

Oui, je te le promets :
Rends-moi Chrétienne & libre, à tout je me soumets.
Va, d'un pere expirant, va fermer la paupiere,
Va, je voudrois te suivre, & mourir la premiere.

NERESTAN.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu, puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce Palais honteux,
Je reviendrai bien-tôt, par un heureux Baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAYRE, *seule.*

Me voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir :
Hélas ! suis-je en effet, ou Françoise ou Sultane,

Fil-

Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?
Suis-je amante, ou Chrétienne? ô sermens que j'ai faits!
Mon pere, mon païs, vous serez satisfaits.
Fatime ne vient point, quoi! dans ce trouble extrême,
L'Univers m'abandonne! on me laisse à moi-même!
Mon cœur peut-il porter seul & privé d'apui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?
A ta Loi, Dieu puissant, oui, mon ame est rendue,
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vûe.
Cher amant! ce matin l'aurois-je pû prévoir,
Que je dûsse aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui de tant de feux justement possedée,
N'avois d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour,
Hélas! & je t'adore, & t'aimer est un crime!

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PAroissez, tout est prêt, le beau feu qui m'anime,
Ne souffre plus, Madame, aucun retardement,
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant,
Les parfums de l'encens remplissent la Mosquée,
Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée,
Confirme mes sermens, & préside à mes feux,
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux,
Venez en ce moment, vos superbes rivales,
Qui disputoient mon cœur, & marchoient vos égales,
Heureuses de vous suivre & de vous obéir,
Devant vos volontés vont aprendre à fléchir.
Le Trône, les festins, & la cérémonie,
Tout est prêt, commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE.

Où suis-je, malheureuse ! ô tendresse ! ô douleur !

OROSMANE.

Venez,

ZAYRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAYRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zaïre....

ZAYRE.

Dieu de mon pere! hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embaras!
Qu'il redouble ma flâme, & mon-bonheur...

ZAYRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chere,
D'une vertu modeste il est le caractere,
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE.

Fatime, ſoutien-moi....

Seigneur.

OROSMANE.

O Ciel! eh quoi!

ZAYRE.

Seigneur, cet hymenée,
Etoit un bien ſuprême à mon ame étonnée:
Je n'ai point recherché le Trône & la grandeur,
Qu'un ſentiment plus juſte occupoit tout mon cœur!
Hélas! j'aurois voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les Trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un deſert auprès de mon époux,
J'euſſe pû ſous mes pieds les fouler avec vous;
Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi, Madame?
Qu'auroient donc de commun cette Secte & ma flâme?

ZAYRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,

A ce vieillard Chrétien, votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point Chrétienne, élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long-temps la foi de mes ayeux:
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étois chere....

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu!

ZAYRE.

Souffrez que l'on differe....
Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous? ô Ciel! eſt-ce vous qui parlez, Zaïre?

ZAYRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colere.

OROS-

OROSMANE.

Zaïre !

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excuſez ma douleur.... non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois,
Je ne puis ſoutenir cet-aſpect qui me tue,
Je ne puis.... ah, ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon deſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

Elle ſort.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon ame offenſée :
Eſt-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Eſt-ce moi qu'elle fuit ? ô Ciel ! & qu'ai-je vu ?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême ?
Je la laiſſe échaper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Peut-être accusez-vous ce trouble trop charmant;
Que l'innocence inspire à l'aspect d'un amant.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ce trouble, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'étoit ce François.... quel soupçon! quelle horreur!
Quelle lumiere affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussois ma juste défiance:
Un barbare, un esclave, auroit cette insolence?
Cher ami, je verrois un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un esclave Chrétien?
Mais, parle, tu pouvois observer son visage,
Tu pouvois de ses yeux entendre le langage:
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
Aprends-moi mon malheur.... tu trembles.... tu frémis...
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;
Mais,

Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive.....

OROSMANE.

A cet affront, je ſerois réſervé....
Non, ſi Zaïre, ami, m'avoit fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance:
Le deplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, auroit-il éclaté?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce François gémit, pleure, ſoupire,
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs!
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidèle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de ſa vûe une ſeconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux.

OROSMANE.

Qu'il revînt? lui, ce traître,
Qu'aux yeux de ma Maitreſſe il osât reparoître?
Oui,

Oui, je le lui rendrois, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi:
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante,
Confondroit dans ſon ſang, le ſang de ſon Amante....
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connois mes fureurs, & je crains ma foibleſſe,
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe:
Non, c'eſt trop ſur Zaïre arrêter un ſoupçon,
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon;
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe,
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice:
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi,
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi;
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire,
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zaïre,
Allons... mais qu'aux Chrétiens le Sérail ſoit fermé,
O Ciel! pourquoi faut-il qu'Oroſmane ait aimé?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE I.

ZAYRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire.
Il donnera la force à vos bras languiſſans
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh! pourrai- je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAY-

ZAYRE.

Jamais de son apui je n'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voïez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille !
Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce saint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourroit aborder dans ce Palais profane....

ZAYRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.
J'ai pû desesperer le cœur de mon Amant.
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'eusse été trop heureuse.

FATIME.

Quoi ! vous regretteriez cette chaine honteuse ?
Hazarder la victoire, ayant tant combattu.

ZAYRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connois pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérois, hélas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avoit point éclaté.

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choisit son séjour:
Je lui crie en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Eh bien, race des Rois, dont le Ciel me fit naître,
Pere, Mere, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon
Maître,
Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui.
Que j'expire innocente, & qu'une main si chere,
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupiere.
Ah! que fait Orosmane? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas:
Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi vous! Fille des Rois que vous prétendez suivre!
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel apui?....

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui?
Orosmane est-il fait pour être sa victime?

Dieu pourroit-il haïr un cœur si magnanime?
Généreux, bien-faisant, juste, plein de vertus;
S'il étoit né Chrétien, que seroit-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce saint Interprète,
Ce Ministre sacré que mon amie souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bien-tôt me tirer:
Je ne sai; mais enfin, j'ose encore esperer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouveroit point une telle alliance:
Peut-être de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré:
Peut-être en me laissant au Trône de Syrie,
Il soutiendroit par moi les Chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin,
Qui ravit à mon sang l'Empire du Jourdain;
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une Chrétienne il avoit pris naissance.

FATIME.

Que faites-vous, Madame? Eh! ne voyez-vous pas....

ZAYRE.

Oui, je vois tout, je meurs, & ne m'aveugle pas,
Je vois que mon païs, mon sang, tout me condamne;
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane:

Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
Je voudrois quelquefois me jetter à ses pieds;
De tout ce que je suis faire un aveu sincére.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frere,
Expose les Chrétiens qui n'ont que vous d'apui,
Et va trahir le Dieu qui vous rapelle à lui.

ZAYRE.

Ah! si tu connoissois le grand cœur d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protecteur de la Loi Musulmane,
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le Pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis.

ZAYRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret:
Hélas! qu'à mon Amant je le tais à regret,
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCE-

SCENE II.

OROSMANE, ZAYRE,

OROSMANE.

Madame, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croïois être aimé, Madame; & votre Maître
Soupirant à vos pieds, devoit s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point Amant foible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix;
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons, dont la flateuse adresse
A mes yeux éblouïs colorant vos refus,
Vous ramène un Amant, qui ne vous connoît plus,
Et qui craignant sur tout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause;
Madame, c'en est fait, une autre va monter

Au rang que mon amour vous daignoit présenter,
Une autre aura des yeux, & va du moins connoître
De quel prix mon amour, & ma main devoient être:
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout,
Aprenez qu'Orosmane est capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir desespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posseder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi:
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes?
Tu veux commander seul à mes sens éperdus....
Eh bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur....

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le desirez,
Que sous une autre loi.... Zaïre, vous pleurez?

ZAYRE.

Ah, Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire,
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire:

Je

Je ſai qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu,
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane.

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez?

ZAYRE.

Dieu, ſi je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice odieux que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un Amant ſi fidelle?
Je me connoiſſois mal; oui, dans mon deſeſpoir
J'avois cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte,
Zaïre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton Amant enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Qui, moi? Que ſur mon Trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée;
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés, & ſi bien démentis;

C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuïe.
Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux differoit mon bonheur?
Parle. Etoit-ce un caprice! Eſt-ce crainte d'un Maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Seroit-ce un artifice? épargne-toi ce ſoin,
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin,
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie,
L'art le plus innocent tient de la perfidie;
Je n'en connus jamais; & mes ſens déchirés
Pleins d'un amour ſi vrai....

ZAYRE.

Vous me deſeſperez;
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous, quoi? toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler?

OROS.

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre?
Est-il quelque Chrétien qui contre moi conspire?
Me trahit-on? parlez.

ZAYRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux, & vous, vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre,
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre grand Dieu?

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au Ciel, qu'à vos jours la mienne fut unie!
Orosmane.... Seigneur..... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,

D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes secrets vous seront révelés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous!...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez,
J'y consens, il en coute à mes sens desolés.
Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zaïre?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! c'eſt trop-tôt chercher ce ſolitaire azile,
C'eſt trop-tôt abuſer de ma bonté facile,
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de deſeſpoir.
Quoi donc, par ma tendreſſe élevée à l'Empire,
Dans le ſein du bonheur que ſon ame deſire,
Près d'un Amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds.
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noïés?...
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'eſt aſſez
Il me faut expier par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe,
Je me rends, je le vois, ſon cœur eſt ſans détours,
La nature naïve anime ſes diſcours,
Elle eſt dans l'âge heureux où régne l'innocence,
A ſa ſincérité je dois ma confiance,
Elle m'aime ſans doute, oui, j'ai lû devant toi

Dans

Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi,
Et son ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche,
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

CEtte Lettre, Seigneur, à Zaïre adressée,
Par vos Gardes saisie, & dans mes mains laissée....

OROSMANE.

Donne.... qui la portoit?... Donne.

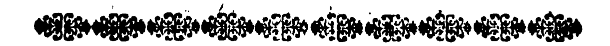
MELEDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens;
Au Sérail, en secret, il alloit s'introduire,
On l'a mis dans les fers.

OROS-

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous.... je frémis.



SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette Lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons; ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce Billet contient ma destinée.
Lisons... „Chere Zaïre, il est tems de nous voir.
„ Il est vers la Mosquée une secrette issuë,
„ Où vous pouvez sans bruit, & sans être aperçue,
„ Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:
„ Il faut vous hazarder; vous connoissez mon zèle.
„ Je vous attends, je meurs, si vous n'êtes fidèle.
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu?

CO-

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je ſuis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible?
Vous, dont le cœur tantôt ſur un ſimple ſoupçon
D'une douleur ſi vive a reçu le poiſon?
Ah! ſans doute l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſoit votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant, va, vole, Coraſmin.
Montre-lui cet écrit.... qu'elle tremble.... & ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidéle meure,
Mais avant de fraper.... ah! cher ami demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené.... non.... je ne veux plus rien....
Je me meurs.... je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROS.

OROSMANE.

Le voila donc connu, ce secret plein d'horreur!
Ce secret qui pesoit à son infame cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingenue,
Elle veut quelque tems se soustraire à ma vûe.
Je me fais cet effort; je la laisse sortir;
Elle part en pleurant.... & c'est pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soiez pas l'innocente victime;
Et de vos sentimens rapellant la grandeur....

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan, ce Héros plein d'honneur,
Ce Chrétien si vanté qui remplissoit Solime
De ce faste imposant de sa vertu sublime?
Je l'admirois moi-même, & mon cœur combattu
S'indignoit qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me paier sa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable.
Une Esclave Chrétienne; & que j'ai pû laisser
Dans les plus vils emplois languir, sans l'abaisser!
Une Esclave! Elle sait ce que j'ai fait pour elle.

Ah!

Ah malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle;
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez. . .

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler;
Allez, volez, Esclave; & m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne sai, cher ami, mais je prétens la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez dans votre desespoir
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes,
Et votre cœur séduit malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous? cachez cette Lettre à sa vûe,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue,
Par là, malgré la fraude, & les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,

Et

Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse?...
Allons, quoiqu'il en soit, je vais tenter mon sort;
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort:
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien;
Un cœur tel que le vôtre....

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien:
A son exemple hélas! ce cœur ne sauroit feindre,
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre:
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connoître un rival...
Tien, reçoi ce billet à tous trois si fatal:
Va, choisi pour le rendre un Esclave fidèle,
Mets en de surcs mains cette Lettre cruelle,
Va, cours... je ferai plus, j'éviterai ses yeux;
Qu'elle n'aproche pas... c'est elle, justes Cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAYRE, CORASMIN.

ZAYRE.

SEigneur, vous m'étonnez, quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien, Madame! il faut que vous m'éclaircissiez:
Cet ordre est important plus que vous ne croïez;
Je me suis consulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon sort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnoissance.
Votre cœur par un Maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour;
Dans votre ame, avec vous il est tems que je lise,
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise,
Jugez-vous: répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.

Si

Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même instant,
Ta grace est dans mon cœur, prononce, elle t'attend;
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore;
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur! vous osez me tenir ce langage?
Vous, cruel?... aprenez, que ce cœur qu'on outrage
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimoit pas, est né pour vous braver:
Je ne crains rien ici que ma funeste flâme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame;
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le Ciel qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie,
Quoiqu'il puisse arriver, je jure par l'honneur
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur;
Je jure que Zaïre à soi-même renduë,
Des Rois les plus puissans détesteroit la vuë;
Que tout autre, après vous, me seroit odieux;
Voulez-vous plus savoir, & me connoître mieux?

Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur deſeſpéré devant vous ſe déploie?
Sachez donc qu'en ſecret il penſoit malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui,
Qu'il ſoupiroit pour vous, avant que vos tendreſſes,
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes foibleſſes,
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûloit à vos pieds,
Qu'il vous aimoit enfin lorſque vous m'ignoriez,
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour Maître:
J'en atteſte le Ciel, que j'offenſe peut-être;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'étoit pour vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure!
Quel excès de noirceur! Zaïre!... ah, la parjure!
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main!

ZAYRE.

Que dites-vous? quel trouble agite votre ſein?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez?

ZAYRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche?
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour,
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse?
Mais encore une fois quelle fureur vous presse,
Quels regards effraïans vous me lancez? hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMi, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie,
Tranquile dans le crime, & fausse avec douceur,
Elle a jusques au boût soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'Esclave? as-tu servi ma rage?
Connoîtrai-je à la fois son crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer desormais pour ses traîtres appas:
Vous la verrez sans doute avec indifference,
Sans que le repentir succede à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô Ciel! Vous?

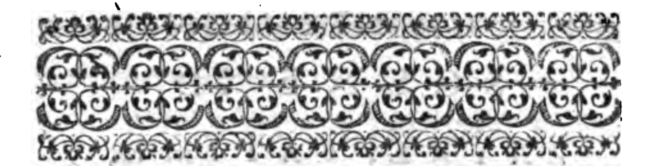
OROSMANE.

Je vois un raïon d'esperance.
Cet odieux Chrétien, l'éleve de la France,
Est jeune, impatient, leger, présomptueux,
Il peut croire aisément ses téméraires vœux,
Son amour indiscret, & plein de confiance,
Aura de ses soupirs hazardé l'insolence,
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler,
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler:
Il croit qu'il est aimé: c'est lui seul qui m'offense.
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence:
Zaïre n'a point vû ce billet criminel,
Et j'en croïois trop-tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... Dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des Mortels viendra prêter son ombre,
Si-tôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paroîtra sous les murs du Palais,
Aïez soin qu'à l'instant la Garde le saisisse,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux suplice,
Et que chargé de fers il me soit presenté.
Laissez, sur tout, laissez Zaïre en liberté.

Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime,
Ma fureur est plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé,
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE I.

OROSMANE, CORASMIN, Un Esclave.

OROSMANE *à l'Esclave.*

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paroître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton Maître,
Donne-lui le billet de ce traître Chrétien,
Rends-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse : on aproche.... c'est-elle.

à Corasmin.

Vien, d'un malheureux Prince, ami tendre & fidelle,
Vien m'aider à cacher ma rage, & mes ennuis.

SCENE II.

ZAYRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

EH! qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le Sérail est fermé! Dieu! si c'étoit mon frere!
Si la main de ce Dieu pour soûtenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduisoit vers moi!
Quel Esclave inconnu se presente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette Lettre en secret en mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zaire lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté,
Fais descendre ta grace en ce séjour profane,
Arrache ma Princesse au barbare Orosmane.

ZAY-

ZAYRE *à Fatime.*

Je voudrois te parler.

FATIME *à l'Esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rapellera, soïez prêt, laissez-nous.

SCENE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce billet, hélas! dis-moi ce qu'il faut faire?
Je voudrois obéir aux ordres de mon frere.

FATIME.

Dites plûtôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses Autels.
Ce n'est point Nérestan; c'est Dieu qui vous apelle.

ZAYRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment, mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon Frere, en un si grand danger?

FA-

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée,
Je connois votre cœur, il penſeroit comme eux,
Il hazarderoit tout, s'il n'étoit amoureux.
Ah! connoiſſez du moins l'erreur qui vous engage,
Vous tremblez d'offenſer l'Amant qui vous outrage,
Quoi? ne voïez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare à travers ſes bontés?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçoit ſa Maitreſſe...,
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher,
Vous ſoûpirez pour lui?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'eſt moi qui l'offenſois, moi qu'en cette journée,
Il a vû ſouhaiter ce fatal hymenée;
Le Trône étoit tout prêt; le Temple étoit paré,
Mon Amant m'adoroit, & j'ai tout differé.
Moi, qui devois ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence,
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes transports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée?

ZAŸRE.

Ah! Fatime, tout ſert à me deſeſperer:
Je ſai que du Sérail rien ne peut me tirer:
Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée,
Et je ſens qu'à l'inſtant prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état! quel tourment! Non, mon ame inquiète,
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens,
Prends ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frere,
Prends ſoin du haut des Cieux d'une tête ſi chere,
Oui, je le vais trouver; je lui vais obéïr.
Mais dès que de Solime il aura pû partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'aprends à mon Amant le ſecret de ma vie,
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié:
Mais dûſſai-je au ſuplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frere en ces lieux.

Ra-

Rapelle cet Esclave.

SCENE IV.

ZAYRE *seule.*

O Dieu de mes Aïeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux Pere,
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire!

SCENE V.

ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

ALlez dire au Chrétien qui marche sur vos pas;
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bien-tôt l'introduire.

à part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre.

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

QUe ces momens, grand Dieu, ſont lents pour ma fureur!

à Meledor.

Eh bien, que t'a-t-on dit? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais ſenti de ſi vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſoient des larmes,
Elle m'a fait ſortir, elle m'a rapellé,
Et d'une voix tombante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre,
Celui, qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE.

à Meledor. *à Coraſmin.*

Allez, il me ſuffit. Ote-toi de mes yeux.
Laiſſe-moi. Tout mortel me devient odieux.

Laiſ-

Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE *seul.*

OU ſuis-je? ô Ciel! Où ſuis-je? Où portai-je mes vœux?
Zaïre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous.... miſérable Zaïre,
Tu ne jouïras pas.... Coraſmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! trop cruel Ami, quoi vous m'abandonnez?
Venez, a-t-il paru, ce Rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paroît encor.

OROS-

OROSMANE.

O nuit! nuit effoïable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits!
Corasinin!... Ciel! Amour!... après tant de bienfaits...
J'aurois d'un œil serein, d'un front inaltérable
Contemplé de mon rang la chute épouventable,
J'aurois su dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage & ma tranquilité,
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime?...

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel est votre dessein?

OROSMANE.

N'entens-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frapé mes esprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, jusqu'ici nul Mortel ne s'avance,

Le Sérail est plongé dans un profond silence,
Tout dort; tout est tranquile, & l'ombre de la
nuit....

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse!
Tu ne connoissois pas mon cœur & ma tendresse,
Combien je t'adorois! quels feux! ah, Corasmin!
Un seul de ses regards auroit fait mon destin.
Je ne pûs être heureux, ni souffrir que par elle.
Prens pitié de ma râge. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Est-ce vous qui pleurez? Vous, Orosmane? ô Cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre.
Mais ces pleurs sont cruels, & la mort va les suivre:
Plains, Zaïre, plains-moi, l'heure aproche, ces pleurs,
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROS

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vangeances.
J'entends quelqu'un, sans doute, & ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne

SCENE IX.

OROSMANE, ZAYRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.*

ZAYRE.

Vien, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entens-je! est-ce-là cette voix,

Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois,
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime,
Cette voix infidéle, & l'organe du crime?
Perfide!...vangeons-nous.. quoi, c'eſt elle?.. ô deſtin!

Il tire ſon poignard.

Zaïre! ah Dieu... ce fer échape de ma main.

ZAYRE *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, vien, ſoutien mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu...
Eſt-ce vous Néreſtan que j'ai tant attendu?

OROSMANE *courant à Zaïre.*

C'eſt moi que tu trahis: tombe à mes pieds, parjure.

ZAYRE *tombant dans la couliſſe.*

Je me meurs: ô mon Dieu!

OROS-

OROSMANE.

J'ai vangé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis.... Qu'ai-je
fait?...
Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.
Ah! voici son Amant que mon destin m'envoie,
Pour remplir ma vangeance & ma cruelle joie.

❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁

SCENE DERNIERE.

OROSMANE, ZAYRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

APproche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher,
Méprisable ennemi, qui fais encor paroître
L'audace d'un Héros avec l'ame d'un traître,
Tu m'imposois ici pour me deshonorer.
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer,
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.

Avez-vous ordonné son suplice.

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me deshonore.
Regarde, elle est ici.

NE'RESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur...?

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NE'RESTAN.

Ah! que vois-je! Ah, ma Sœur!
Zaïre!... Elle n'est plus. Ah, monstre! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa Sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu! seroit-il possible?

NE'RESTAN.

Barbare, il est trop vrai: Vien épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.

Lu-

Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux pere,
Il venoit dans mes bras d'achever sa misere,
Et d'un pere expiré j'aportois en ces lieux
La volonté derniere, & les derniers adieux,
Je venois, dans un cœur trop foible & trop sensible,
Rapeller des Chrétiens le culte incorruptible,
Hélas! elle offensoit notre Dieu, notre Loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre!... Elle m'aimoit? Est-il bien vrai, Fatime?
Sa Sœur?... J'étois aimé?

FATIME.

Cruel! voilà son crime.
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui malgré soi constante à t'adorer,
Se flâtoit, espéroit que le Dieu de ses perès
Recevroit le tribut de ses larmes sincéres,
Qu'il verroit en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudroit vous réünir tous deux.
Hélas! à cet excès son cœur l'avoit trompée,
De cet espoir trop tendre elle étoit occupée,
Tu balançois son Dieu dans son cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O Ciel! j'étois aimé!
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage..

NE'RESTAN.

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux,
Dont ton pere & ton bras ont inondé ces lieux.
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au Héros, dont tu viens d'assassiner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts? je puis braver tes coups,
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
En m'arrachant le jour souvien-toi des Chrétiens
Dont tu m'avois juré de briser les liens;
Dans sa férocité ton cœur impitoïable,
De ce trait génereux seroit-il bien capable?
Parle; à ce prix encór je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez; trop de douleur de votre ame s'empare,

Souf-

Souffrez que Néreſtan....

NÉRESTAN,

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes Compagnons ſoient délivrés ſoudain,
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes.
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, & ne replique pas;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan, qui commande, & d'un ami qui t'aime,
Va, ne perds point de tems, ſors, obéis..... *à Néreſtan.* Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta Patrie
Ce treſor, que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens aprenans tes malheurs,

N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs ;
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connoître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dût m'être ſacré,
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le Ciel ait formé les innocents apas,
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avois mis mes Etats,
Dis-leur qne dans ſon ſang cette main s'eſt plongée,
Dis que je l'adorois, & que je l'ai vangée. *Il ſe tuë.*

Aux ſiens.

Reſpectez ce Héros, & conduiſez ſes pas.

NERESTAN.

Guide moi, Dieu puiſſant, je ne me connois pas :
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne.

FIN.

